

Inter
Art actuel



Été d'art 1998 au Québec Art des villes et art des champs

Guy Sioui Durand

Numéro 72, hiver-printemps 1999

...fuites...espaces...contrôles...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (1999). Été d'art 1998 au Québec : art des villes et art des champs. *Inter*, (72), 48–57.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



ÉTÉ D'ART 1998 AU QUÉBEC

Art des villes et art des champs

Guy SIOUI DURAND

Au début du siècle, 9 personnes sur 10 vivaient à la campagne. À l'aube de l'an 2000, c'est pratiquement l'inverse ! Pour la plupart d'entre nous, l'environnement quotidien comme nos manières de vivre et de penser appartiennent à une urbanité en expansion. La nature est devenue affaire de perceptions urbaines. La récente mise en marché, par le Musée des beaux-arts de Montréal, des toiles impressionnistes du jardin de Giverny, peintes par un Monet vieillissant, entourées par une kyrielle de sous-produits de consommation, illustre bien cet état d'esprit. De fait, l'art actuel n'aurait-il donc plus comme seul dénominateur commun que la ville, avec ses aires, ses produits et ses images ?

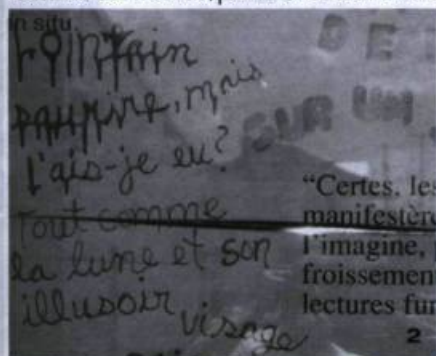
Pourtant, de plus en plus d'œuvres n'ont de sens qu'à l'extérieur, dans l'environnement. Ainsi, dans l'ensemble, le beau temps aidant, les événements d'art qui s'échelonnent du printemps jusqu'à la fin de l'été sortent « dehors ». Les œuvres qui s'y réalisent occupent tantôt les rues principales, tantôt des sites et des locaux désaffectés, pour constituer un art

Ce réinvestissement urbain en expansion hors des salles du champ de l'art n'a pourtant pas systématiquement la ville et ses modes de fonctionnement comme objet. Nous sommes loin de l'utopie de la révolution urbaine des années soixante, des contestations des années soixante-dix ou des stratégies réseaux des années quatre-vingt portées par les mouvements écologistes et les luttes de quartiers.

Certains se souviennent sans doute de la période contre-culturelle de la deuxième moitié des années 1960. Elle a amené un souffle contestataire *in and out* contre le couple industrialisation/urbanisation. Pour des penseurs critiques comme Henri LEBEVRE et Manuel CASTELLS, la révolution ne pouvait avoir d'autre champ de batailles que la ville, ne pouvait avoir lieu que dans la ville. Pour d'autres, dans la lignée du slogan *small is beautiful*, l'expérimentation à une échelle plus communautaire, autogérée, écologique passait par une mise à l'écart, un retour plus près de la nature, en tous cas hors des villes à l'étalement urbain galopant. Pour Marshall MacLUHAN, l'ère de l'expansion de la technologie médiatique qui se profilait déjà allait englober cette dichotomie urbanité/ruralité en un village global à l'échelle planétaire.

Dans les années 1970, les pratiques des artistes environnementaux et politiquement engagés vont s'inscrire dans ces paradigmes. Des collectifs comme les muralistes communautaires américains vont s'associer aux luttes de quartiers, des photographes sociaux comme ceux du Groupe montréalais d'action populaire (GAP) vont œuvrer avec et dans des communautés. Des collectifs autour de Serge LEMOYNE et de Francine LARIVÉE, de même que le groupe Fusion des Arts, vont promouvoir l'art social dans la cité. Des sculpteurs comme Armand VAILLANCOURT et Jean-Pierre BOURGAULT, par leurs œuvres d'art social, comme Melvin CHARNEY, dénonçant les tours à bureaux et des autoroutes – on se souvient de *Corridart* en 1976 – en seront aussi des animateurs. Enfin, certains artistes tels que Bill VAZAN vont explorer la dualité nature/culture dans l'environnement et en exposeront les traces dans le champ institutionnel de l'art, en ville.

Quant aux réseaux qui se développent dans les années 1980 pour se poursuivre dans les années 1990, ils amorcent un questionnement environnemental (*Art et Écologie. Un Temps Six Lieux*, Chicoutimi, Alma, Québec, Rimouski, Rivière-du-Loup, Montréal, 1983, *Art et Écologie*, Sherbrooke, 1987, *Art et Nature*, Bic, 1995, *20 000 lieues/lieux sur l'Esque*, Amos, 1997, *Au Nom de la Terre*, Alma, 1998, etc.).



notes 1 Lire André MARCEAU, « L'œuf à la loupe. Pour une écologie des poteaux », *Inter* n° 71, pp. 60-63.

2 Pour les Québécois francophones, et surtout ceux indépendantistes, l'expression de Canada français appartient à une conception passiste. Or, il n'en va pas de même dans les autres provinces canadiennes. Les minorités francophones de l'Acadie, du nord de l'Ontario, du Manitoba ou du Yukon vivent un double ressentiment culturel : la difficulté d'être minoritaires dans leur milieu de vie et le sentiment d'être floués par la majorité francophone des Québécois. Au Québec, les institutions culturelles, surtout celles concentrées à Montréal, sont peu accessibles et par là peu solidaires de la diaspora des artistes canadiens français du pays. On peut ne pas être d'accord. Présent au Congrès, j'ai ressenti le fossé.

Pour ce qui est spécifiquement de l'appropriation de la question urbaine par l'art in situ et l'art action en cette fin de décennie, tout devient plus ténu. Tout un pan de l'art semble par exemple s'enfermer dans un fonctionnalisme dominant. On ne peut nier la systématisation d'un art qui prend de plus en plus les allures d'une intégration programmée des œuvres d'art, de l'architecture, de l'urbanisme et du design dans une tendance dominante en faveur de l'étalement urbain, de la restauration de quartiers centraux, de perspectives de développement durable et de rénovations institutionnelles, tout cela dans un contexte de mondialisation.

Il y a d'autre part des résurgences pré-urbaines, campagnardes. Je pense au retour en force de la notion de paysage (*landscape*) dans nombre de manifestations artistiques ces dernières années (qu'on pense à l'événement *Paysages Intersites* organisé par Langage Plus à Alma en 1997 ou à *Trois fois, 3 Paysages*, organisé par le centre VU à Québec en 1997-1998). Il y a aussi ces artistes qui transposent dans la ruralité les formules et les questionnements issus des réflexions urbaines, comme le font par exemple les membres du collectif des Artistes-Installateurs de Beauce lors de leurs symposiums (comme *Art-Axes* en 1998), invitant des *patenteux* et intégrant des matériaux agraires dans la composition de leurs œuvres. Initiant en 1998 une série d'interventions en Estrie sur le thème des *Instants Ruraux*, le centre d'artistes 3^e Impérial a peut-être esquissé une césure intéressante pour réfléchir en actes ce passage de plus en plus flou de l'art des villes transposé en art des campagnes.



SUDBURY : Fanfare, affiches de Paul WALTY prenant possession des poteaux de la ville, grandes bannières d'Yvonne ST-ONGE, pochoirs vivants de Paulette TAILLEFER, lectures de manifestes et performances par Pierre Raphaël PELLETIER (*Crier l'injure : il faut faire jour pop-corn, joues pleines de livre, se crier corneilles au septième ciel*), Lisa FITZGIBBON (*Le sable changé en dessins sous l'autoroute*), Paulette GAGNON et Brigitte HAENTJENS, Guy SIOUI DURAND (*La cervelle renversée*), Sylvie MAINVILLE et Robert DICKSON en duos poétiques sont du cortège.

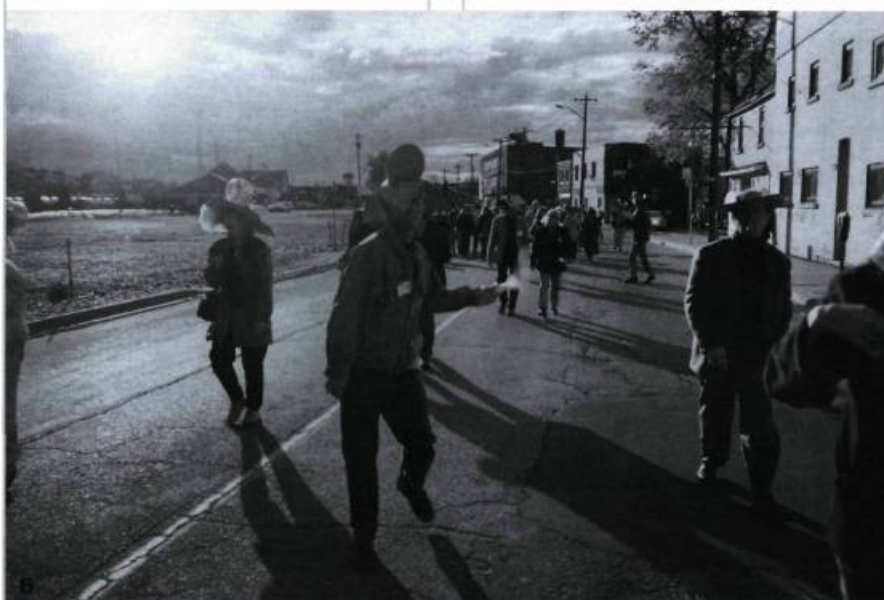


PHOTO 1 : Saint-Félicien, Détail, *Environnement* de Sonia PELLETIER. PHOTO : Guy SIOUI DURAND PHOTO 2 : Sudbury, Bannière jumelant La marche de la poésie de Québec et le déferlement de Sudbury. PHOTOS 3 à 6 : Sudbury PHOTOS 2 à 6 : Pierre ALBERT

Nombre d'événements d'art public ont eu lieu partout au Québec entre mai et septembre 1998. Des stratégies artistiques plurielles se sont orchestrées auprès de différents publics. Aux îles de la Madeleine s'est tenu un symposium d'arts visuels en hommage au sculpteur Charles DAUDELIN, notamment par la présentation du film *Des Mots* de Richard LAVOIE et Isabelle de BLOIS consacré au sculpteur. Parmi la vingtaine d'artistes représentant toutes les disciplines, le sculpteur Jean-Yves VIGNEAU est revenu à La Grave, son village d'enfance, pour y créer une œuvre in situ. Sa sculpture flottante transposait métaphoriquement dans l'anse l'antique clocher de bois du village. À Carleton, le centre d'artistes Vaste et Vague présentait l'exposition collec-



tive *Les Rives Patientes*, avec la participation de Jacques BÉRUBÉ de Rimouski, Édith BOURGET de Saint-Jacques au Nouveau-Brunswick, Francine DION de Moncton, Alain FRANCÉUR de Carleton, Marius JOMPHE de Gaspé, Germain LAFLEUR de Caplan, Daniel MACE de Gaspé, Dorys TREMBLAY de Rimouski, Christopher VARADY-SZABO de Gaspé et Denise VOYER de Berthier-sur-Mer.

L'événement *Paysage Réinventé-Percé* a été conçu comme un parcours sur un site au bord de la mer ; les différents aménagements y étaient métamorphosés en dispositifs de diffusion, dont une tente pour les ordinateurs de présentation des cédéroms. L'initiative de Champ Libre a transposé dans le célèbre village hautement touristique un corpus d'œuvres que l'organisme présente généralement dans la métropole montréalaise. Par exemple, à partir de septembre, l'organisme diffusait *Visions*



Néanmoins, certaines propositions dysfonctionnelles par rapport à la quotidienneté citadine introduisent aujourd'hui encore une possible prise de conscience critique. Cette dissidence par rapport aux approches dominantes provient entre autres des travaux de certains architectes, urbanistes et designers qui privilégient la perspective du chaos pour l'aménagement des centres-villes dévastés et qui renouvellent la compréhension de l'envahissement des bidonvilles et des villages autochtones encore nomades. Des projets, notamment ceux pour la ville de Beyrouth dévastée, ceux du laboratoire *Nxi Gestatio* que dirige Nicolas REEVES ou l'aménagement du village de la communauté des Amérindiens Cris à Oujé-Bougoumou par Douglas CARDINAL, possèdent un tel souffle de réflexions inédites. Les projets du groupe Arkhé, comme celui réalisé à l'automne 1997 (*Ligne de site IV*) derrière le bar les Foufounes Électriques à l'occasion de la 3^e Manifestation Internationale Vidéo et Art électronique et multimédia de Champ Libre, sont typiques d'un écart dans une décennie qui aura été sous le signe de la rationalité. Les chroniques urbaines initiées par Luc LÉVESQUE dans la revue *Inter* sont très explicites là-dessus : les nouvelles urbanités se pensent à une autre échelle.

Complice de plusieurs manifestations, j'ai parcouru ce Québec artistique de mai à septembre 1998. C'est dans cette perspective d' que cet article s'attache à certaines interventions artistiques inoculant une sensibilité insolite dans la ville, lors d'événements tenus à Québec, Sudbury, Joliette, Victoriaville, Roxton Pond et Saint-Félicien.

L'ART EN ACTES SUR LE TERRAIN

Manœuvres collectives à Québec, à Sudbury et à Joliette

Les villes de Québec, Sudbury et Joliette ont abrité des manœuvres publiques concertées à chaque endroit par des collectifs et centres d'artistes et ayant pris la forme de défilés. *La Marche de la Poésie* organisée à Québec conjointement par le collectif Réparation de Poésie et le Front de Réappropriation Locale des Poteaux (FRLP) a déjà été évoqué dans le numéro précédent de la revue¹. Je voudrais ici souligner la connivence entre cette manifestation et *Le déferlement créateur dans la rue* mis en branle le même week-end de juin à Sudbury au nord de l'Ontario. On doit cette manœuvre urbaine à forte teneur d'oralité poétique et festive aux artistes franco-

INSTANTS RURAUX : Bruno JEAN (sociologue) : *Art et ruralité : une réciprocité méconnue* ; Guy SIOUI DURAND (sociologue de l'art) : *Le miel de l'utopie*, André BRUNET (maire d'Amos) : *Un constat des milieux*, Sylvie TOURANGEAU : *Laissez-moi mon futur : la notion de connexion avec des réseaux autres que ceux de l'art*, DOYON/DEMERS (artistes) : *Une légitimation théorique de l'acte artistique à défaut d'une intégration à la dimension sociale*, Martin POIRIER (chaire d'études socio-économiques de l'UQAM) : *Hydro-Québec : finances, politique et démocratie*, Philippe CÔTÉ (artiste) : *Résultats d'une enquête sur la ruralité*, Ronald RICHARD : *Front d'onde : zonage culturel*, James PARTAIK et David MICHAUD (artistes) : *Réalisation d'une œuvre sonore*, Massimo GUERRERA (artiste) : *Monument à l'honneur des premiers producteurs de nourritures terrestres*, Sylvie COTTON (artiste) : *Animatrice du Forum*, Yves GENDREAU et Danyèle ALAIN (artistes) avec Massimo GUERRERA et Philippe CÔTÉ : *La levée du pylône*.

ontariens de la Galerie du Nouvel Ontario (GNO). La GNO est, avec la Galerie Sans Nom de Moncton, un des rares centres d'artistes autogérés francophones hors du Québec. Réhabilitant l'esprit des happenings soixante-huitards, cette parade a fait du bruit. *Le déferlement* se voulait explicitement un détournement du quotidien urbain par l'art.

PHOTOS 7 à 11 : Joliette, *Dans le trou. Opération sauvetage*. PHOTOS : Baptiste GRISON
PHOTO : Danielle BINET

PHOTO 12 : Roxton Pond, *Instants ruraux*

Underground, une programmation continue de vidéos à la station de métro Berri à Montréal ! Percé s'est ainsi animé d'art vidéo (*Tupac Amata*, œuvre du poète italien Gianni TOTTI, *Beluga Crash Blues* de Dominic GAGNON, *La jetée* de Chris MARKER), d'installations (les sculptures éoliennes de Natasha DOYON intitulées *Les Sons de la Folie* ainsi que l'installation *La chèvre bondit de ses mamelles jusqu'au rocher Percé* de Christopher VARADY-SZABO) et de performances (celle de Christian ROY commémorait le passage d'André BRETON à Percé en août 1944, où il rédigea son célèbre essai *Arcane 17* ; s'y ajoutait la performance *Zoologie des Zones* du groupe Mobile Home). À Rimouski, le Musée régional programmail l'exposition *Voir à l'Est*, quatre artistes de la région y présentant leurs plus récentes œuvres. Même le village de Saint-Germain-de-Kamouraska, en-

Une centaine d'êtres costumés, à la fois oiseaux, personnages de cirque et humains grouillant de sons et de couleurs, débordent hors de la Galerie du Nouvel Ontario sur le trottoir de Sudbury. Des voitures de police arrivent, gyrophares clignotants. Une corneille croasse en signe de départ. Le déferlement en actes se met en branle. Vers la fin de ce parcours éclaté fusionnant cirque, théâtre de rue et art action, une immense bannière sera déroulée sur toute la largeur de la rue, affichant ouvertement : Vous n'êtes pas seul, un des slogans de la marche de Québec.



Cette manœuvre aura été doublement stratégique. Tout d'abord elle ramenait sur le terrain de la création l'ensemble des participants au colloque sur la situation des arts au Canada français, intitulé *Toutes les photos finissent-elles par se ressembler ?*, qui réunissait l'ensemble des forces vives de la création francophone hors-Québec². Ensuite, dans les coulisses de l'événement collectif, des tractations entre les artistes de la Galerie du Nouvel Ontario, ceux représentant la Galerie d'Art de Moncton et l'École Touttout de Chicoutimi tisseront des liens réseaux pour de futures actions.

À Joliette, le collectif des Ateliers Convertibles a récidivé en septembre dernier, montant au cœur de la ville un immense dispositif gonflable de plus de cinquante pieds et nécessitant la participation d'une trentaine d'artistes et de complices. La manœuvre *Dans le trou. Opération Sauvetage* déployait une sorte de dragon chinois esthétisé à la québécoise. L'objet insolite était fait de chambres à air en caoutchouc noir. Le cortège a abouti dans la fontaine du centre-ville, créant l'émoi et ameutant tous les médias. Les artistes y ont inauguré ce « monument gonflable/dégonflable à l'image de l'esprit poétique qui anime les Ateliers Convertibles, à savoir une structure souple, évoquant un centre d'artistes comme un poumon ». Cette fiction urbaine, par son détournement des médias affectés à la couverture des festivités conventionnelles liées aux Journées de la Culture, a pris des allures subversives.



Proximités. Abris pour un temps incertain à Victoriaville

À Victoriaville, le GRAVE (Groupe des Artistes en Arts Visuels de Victoriaville) a brillamment déployé dans le parc public et sur l'artère principale l'événement *Proximités. Abris pour un temps incertain*.



Tandis que les artistes du GRAVE (Reine BOUTHAT, Ghislaine VERVILLE, Laurent LUNEAU) fragilisaient les matériaux solides en abris incertains dans cette petite ville à la calme mémoire sociale, le *Festival International de Musique Actuelle de Victoriaville* (FIMAV) rompait la quiétude urbaine. *L'Oiseau/arbre* d'André DUBOIS s'est fait nomade sur la *Main*, le papier/matière de Lise LÉTOURNEAU a recouvert l'écorce des grands érables, fixant un artefact sauvé de l'incendie de l'ancienne résidence de Domingo CISNÉROS à La Macaza. Passé l'abri besogneux de Diane LAURIER – qui rapprochait la condition ouvrière et la faune –, on débouchait sur une sculpture/construction dont la morphologie chaotique, éventrée, posée sur une butte, entre ciel et terre, évoquait des tensions matérielles et spirituelles. François MATHIEU quant à lui a érigé *Calvaire* sous le regard curieux de jeunes punks.



touré de paysages magnifiques, a tenu un symposium de peintures !

À la pointe de Rivière-du-Loup, la nation amérindienne des Malécites de Viger – c'est le nom de la bande – de retour à Cacouna, a convié des artistes en arts visuels à ses festivités. À noter, un intéressant environnement fait de mousses et d'ossements de caribous par l'artiste Innu Richard ROBERTSON, originaire de Masteuiatsh.

Le village de Saint-Jean-Port-Joli a connu une autre édition estivale de son symposium de sculptures sur bois dans le parc municipal. L'action contestataire du *Musée Interdit* viendra s'y greffer. Voilà que quelques sculptures créées lors du symposium *Rendez-Vous 1984* par les Michaelangelo PISTOLETTO et cie rejoignirent celles de Michel SAULNIER et de Jean-Pierre BOURGAULT (*Le Quai*), appuyant le groupe de citoyens contestant la fermeture de l'ancien quai. L'illogisme de

Que dire de ce grand arbre sur la rue principale près de l'église, blessé par le récent verglas ? Il semblait cicatrisé par les néons de Richard PRÉNOVAULT. Jean-Claude SAINT-HILAIRE, pour sa part, a passé la semaine à crayonner ça et là dans les stationnements, sur les trottoirs et dans la rue des répliques des peintures de BORDUAS, créant sur le sol urbain des zones de questionnement sur la mémoire collective de l'art. Qui se souvient du *Refus Global* et de son impact sur la liberté d'imaginer, semblait-il demander ?

Mais c'est surtout l'insolite environnement à caractère participatif (*Il fait un temps de loup rouge*) orchestré par Johanne CHAGNON qui m'a fasciné. Créant littéralement un *work in progress* rassembleur, l'artiste a monté une scène extérieure, imposant théâtre drapé de tissus de couleur rouge incandescent orné de costumes, d'objets, de fourrures évoquant un polar d'une autre époque. Effectivement, *Il fait un temps de loup rouge* se situait à la jonction de plusieurs récits. La mémoire du site réel, c'est-à-dire de ce terrain vacant dans Victoriaville accueillant autrefois l'hôtel central, était mise en évidence. Un babillard affichait quotidiennement de nouveaux faits issus de l'histoire sociale de la ville. Le territoire imaginaire s'y superposait par la possibilité de jouer des récits inventés par chacun, d'endosser les costumes des personnages : un crime aurait-il été commis jadis dans cet hôtel ? Le jumelage conceptuel d'un fait urbain et du vol d'une sculpture-poupée, une sculpture de sorcière que les résidants de la rue où Johanne CHAGNON habite à Montréal avaient « adoptée », rendait cette œuvre in situ encore plus bizarre. La théâtralité d'*Il fait un temps de loup rouge* conjugait finalement cette rencontre interactive et créative avec les gens à la musique improvisée sur la rue. Il fallait entendre *live* la formation de Paul GRÉGOIRE, juchée sur des tréteaux, en contrepoint du FIMAV qui, lui, programait dans les salles et l'aréna de la ville ses concerts payants, que l'on dit surtout fréquentés par un public venu d'ailleurs...

C'est pourquoi la mémoire sociale (la symbolique urbaine d'ici et d'ailleurs, passée et présente), avivée par la sensibilité des artistes face à leur propre précarité comme à celle de l'environnement, aura été au centre de cette prise de possession artistique de la ville allant à la rencontre des gens.

Le forum des *Instants Ruraux* à Roxton Pond

À Roxton Pond tout près de Granby, le centre d'artistes 3^e Impérial a programmé fin mai, dans le cadre de sa sé-

Diane MORIN (*Il y a en effet quelque chose*), David MICHAUD et James PARTAIK ont mis en place d'ingénieux capteurs/émetteurs sonores mobiles en suspension dans les grands arbres du site. Le public a écouté sous ce dispositif sonore les propos des sociologues Bruno JEAN (*Art et ruralité : une réciprocité méconnue*) et Guy SIOUI DURAND (*Le miel de l'Utopie*), de l'artiste Ronald RICHARD (*Front d'onde : zonage culturel*), et de l'ex-maire de la ville d'Amos, André BRUNET (*Un constat des milieux*), très ouvert par rapport au rôle de l'art en régions périphériques.



18

rie de manifestations dites des *Instants Ruraux*, un forum parsemé de performances. La journée s'est déroulée sur un site où Hydro-Québec a décidé unilatéralement de faire passer une nouvelle ligne de pylônes pour transporter l'hydroélectricité vers le Sud, chez nos voisins américains. Une « levée artistique du pylône » va donc donner le ton à la journée. Cette action collective symbolique, délibérément politique consistait en un marquage de l'espace utilisé pour l'érection de ces géants d'acier que le verglas avait su casser l'hiver précédent. Le forum *Instants Ruraux* se déroulera, animé par Sylvie COTTON, au rythme de la différence territoriale et d'une dissidence solidaire avec les manières autres qu'urbaines de vivre et d'envisager la société.

PROXIMITÉS : Événement concocté par la commissaire Catherine GRAVEL. Les œuvres s'élaient depuis les locaux du GRAVE (Bernard EPAUD et Marie Luce MAUPETIT, *Cet éden qui sommeille en nous* ; Karole BIRON, *Niveau Zéro et autres altitudes* ; André DUBOIS le long de l'édifice avec *Partition de l'espace aérien* jusqu'aux portes des salles du collège (Lise LÉTOURNEAU, *Sanctuaire pour feu de peaux et encens d'os calciné* ; Reine BOUTHAT, *Corps/Abri*), endroit-clé du FIMAV (Festival International de Musique Actuelle de Victoriaville), en envahissant le parc le long de la rue De Bigarré (Ghislaine VERVILLE, *Un certain abri* ; Laurent LUNEAU, *Discordance* ; Diane Laurier, *Les mailleuses muettes* ; François Mathieu, *Calvaire*) et sur la Main, la rue Notre-Dame-Est (Johanne CHAGNON, *Il fait un temps de loup rouge* ; Richard PRÉNOVAULT, *Territoires superposés*). Partout sur les trottoirs Jean-Claude SAINT-HILAIRE a fait apparaître le *Refus global : un demi-siècle*. Des conférenciers (Sylvie TOURANGEAU, *Le mouvement performatif*, Madeleine DORÉ, *Paysages relationnels*, Guy SIOUI DURAND, *Couper, copier, coller*, François MORELLI, *La réhabilitation du sens*) ont complété l'événement, conviant les gens à l'École du Meuble de l'endroit.

PHOTO 13 : Laurent LUNEAU PHOTO 14 : Ghislaine VERVILLE
MAILHOT PHOTO 16 : Johanne CHAGNON PHOTO 17 : Diane LAURIER

PHOTO 15 : Richard PRÉNOVAULT PHOTOS 13, 15 et 18 : Pierre
PHOTO 17 : Diane LAURIER PHOTOS 14, 16 et 17 : Lise LÉTOURNEAU PHOTO 18 :

François MATHIEU

l'art en appui à la contestation de la logique administrative ?

À Québec, la Coalition Y réunissant de jeunes artistes et militants dans la vingtaine a organisé à L'Autre Caserne dans Limoilou un *Colloque sur l'art engagé*. Après les collectifs et les centres, un nouveau type associatif se pointe-t-il, sans local ni adresse fixe, mais impliqué dans les luttes sociales en ville ?

À Masteuiatsh chez les Innuat, la réouverture du Musée d'art amérindien de Pointe-Bleue a permis la présentation de l'installation *Gardez les beaux Il* de Sonia ROBERTSON aux gens de la communauté : un immense capteur de rêves, ceci bien avant que la première biennale de Montréal (CIAC) n'utilise à l'automne le terme pour coiffer une de ses expositions.

Paul a évidemment mis en branle la seizième édition de son symposium de peinture intitulé cette fois *Faire Mémoire*, avec la présence

Baie-Saint-

inter 72

53



C'est aussi dans ce magma d'oralité et de sonorités que Sylvie TOURANGEAU en mouvance (*Laissez-moi mon futur : la notion de connexion avec des réseaux autres que ceux de l'art*), le duo DOYON/DEMERS en dialogue et projections vidéo dans la grange (*Une légitimation théorique de l'acte artistique à défaut d'une intégration à la dimension sociale*), Massimo GUERRERA en boulanger agraire (*Monument en l'honneur des premiers producteurs de nourritures terrestres*) et surtout Philippe CÔTÉ, en « déchaînement » performatif (*Résultats d'une enquête sur la ruralité*) dans un sentier de la cabane à sucre, parsèmeront d'art en actes ce moment rassembleur. Il y avait de l'électricité dans l'air sociétal. L'art comme alternative a besoin de telles expérimentations.

2 Jours brefs, le symposium de Saint-Félicien

Le symposium *2 Jours brefs* du commissaire Jacques BLANCHET s'est tenu en juin à Saint-Félicien au lac Saint-Jean.



Incluant un concert de musique actuelle mettant en vedette les Gros Ménés (René LUSSIER et Fred FORTIN), la programmation d'un site Internet par Michel LEMELIN et Daniel CHARLEBOIS (<http://www.destination.ca/2jrbrefs/>), des conférences et une visite guidée peu banale – en autobus jaune – avec Guy SIOUI DURAND, retransmises sur les ondes de la radio locale, ces activités du Symposium *2 Jours brefs* impliquaient sept artistes, couplés à des entreprises et des commerces pour envahir la rue principale et son parc, mais aussi un champ agricole dans le premier rang et même la piscine du cégep. Deux jours d'art éphémère et hybride ont ainsi agité la petite ville.

Le premier jour, dans la grande salle d'une école primaire où se trouvaient plusieurs pupitres renversés, Constanza CAMELO a distribué de petits jouets vibrants aux écoliers et à leurs professeurs. Ceux-ci déclamèrent des poèmes et autres réflexions issus de leurs pensées sur l'importance de l'enseignement. Ces éléments vont s'entremêler et devenir un « happening des enfants tremblants ».



Éprise d'écriture et de lecture, Sonia PELLETIER se fera complice du commerce de papeterie sur la rue principale. Elle déposera dans les vitrines de grands panneaux, des sortes de pages pleines de citations et de réflexions d'auteurs, d'experts et de Monsieur et Madame Tout-le-Monde qu'elle a rencontrés. Sur le trottoir, des textes écrits étaient visibles. Un grand ruban d'imprimante ceinturerait l'espace devant la papeterie; deux haut-parleurs retransmettaient des témoignages préenregistrés. PELLETIER affichait publiquement son parti pris pour



l'importance personnelle et collective de la lecture, et par ricochet pour la création littéraire et poétique

Dans un champ de la ferme Olofée, Natacha GAGNÉ gravera d'une trace picturale minimale un champ ensemencé de canola, cette céréale qui se déploie en une fleur jaune éclatante. Connaissant l'importance que la peintre accorde à la peau, on peut parler ici d'un « tatouage » environnemental. En effet, ce trait artificiel consistait en la construction de tiges en forme de pinceaux telles des fleurs précoces de canola, le champ venant tout juste d'être ensemencé. Son geste pictural in situ s'appropriait l'immense paysage des pâturages et des montagnes environnantes. Le champ devenait alors la

toile de cette peinture à perte de vue et dont la couleur jaune était la seule clé. Partis de la ville dans des autobus scolaires jaunes, donc dans la couleur, les visiteurs qui m'accompagnaient pour la visite commentée ont suivi ces lignes colorées depuis la route pour finalement aboutir dans le champ de la peinture, aussi de jaune marqué ! La peintre a ainsi réalisé un audacieux projet de fusions multiples : peinture/paysage, nature/culture, couleur/art en actes, événement/environnement, ruralité/urbanité.

remarquée de Rita LETENDRE.

En Estrie, la cinquième édition estivale du *Circuits des Arts* ouvrait à un vaste public les ateliers de ses artistes locaux. En Beauce, le collectif des Artistes-Installateurs a créé cette année un second site d'œuvres in situ à Vallée-Jonction, en plus de celui de Notre-Dame-des-Pins, pour l'événement *Art-Axes*, édition 98 d'un événement dont ils essaient d'assurer la récurrence annuelle. L'événement a connu un rythme chaotique. Le site de Vallée-Jonction a néanmoins accueilli une soirée de *Réparation de poésie* animée par Jean-Claude GAGNON et, en fin de symposium, les sculptures des Michel SÉVIGNY, François MATHIEU, Ronald RICHARD, Luc FLORES et Françoise MARINTHE ont pris de la consistance près de la rivière et du vieux pont de chemin de fer. Dans les métropoles, les espaces et édifices vacants servent bien souvent de décors, de nouveaux murs



Martial DESPRÉS aime l'eau et les fabulations subaquatiques. Il a donc transformé en « bazart » la piscine du cégep, d'ordinaire bardée de règles de sécurité. Tous les objets flottaient dans la piscine, du kayak aux cordages en passant par les jeux, rames, chambres à air et planches flottantes. Ce chaos de surface s'amplifiait du bruit préenregistré de grincements de glaces tandis qu'on pouvait voir, au fond de l'eau, une grande projection vidéo de Maya, un ours polaire en captivité au Zoo de Saint-Félicien. *Réalité-fiction*, cette évasion par l'art ?

James PARTAIK s'est confronté les deux jours durant à la dominance des bruits connus qui l'emportent toujours (comme les clichés d'ailleurs) sur la sonorité subtile. Son site ? La rue principale de Saint-Félicien et plus précisément une série de bouches d'égouts qui la trouent. L'artiste, dans l'esprit de jumelage suggéré par le Symposium, a obtenu la complicité d'un technicien, expert en balistique militaire et de haute technologie. L'aide de ce dernier s'est révélée précieuse dans la mesure où James PARTAIK s'était mis dans la tête de fabriquer de petits mécanismes sonores complexes, destinés à être déposés dans des récipients plastifiés au fond des bouches d'égouts.

Il a d'abord pris soin de revêtir de ruban aluminium quatre des grilles de surface. Quiconque s'approchait sursautait en entendant dans une première bouche

d'égout rugir des fauves affamés ; et dans une deuxième, un discours pontifiant sur les autochtones faisant la traite des fourrures ; puis dans la troisième les cris cacophoniques d'animaux en cage ! Or la dernière bouche recouverte de papier aluminium, qui se trouvait juste en face de l'enseigne d'une succursale de la Banque royale du Canada, n'émettait aucun son trafiqué mais les bruits réels des égouts. PARTAIK y avait placé des pièces de monnaie représentant le castor (5 cents), l'original (25 cents), le huard (1 \$) et l'ours (2 \$) pour attirer l'attention, créer l'insolite. Ces infrastructures souterraines n'en signalent pas moins toute la promiscuité de la consommation et des déchets inhérente à la vie urbaine. Des événements d'art comme Saint-Félicien et Roxton Pond ont ainsi permis à PARTAIK de développer un créneau de sculptures sonores hybrides qui tient compte du contexte avec une sensibilité et une pertinence notables.

Concepteur de la belle affiche du Symposium, Martin BUREAU revenait dans son patelin d'origine. Les *2 Jours brefs* s'affublaient paradoxalement pour lui du poids du passé vécu là. Il a donc retravaillé picturalement la mémoire collective de Saint-Félicien. Pas étonnant qu'il utilise les deux kiosques qui se font face aux extrémités de la terrasse du parc central, situé entre l'église et la rivière. BUREAU y a déposé une grande peinture en deux



2 JOURS BREFS SYMPOSIUM EN ART ACTUEL, 19 ET 20 juin 1998, Martin BUREAU (peinture), Constanza CAMELO (performance), Martial DESPRÉS (installation), Martin DUFRASNE (sculpture-installation-performance), Natacha GAGNÉ (peinture), James PARTAIK (indisciplinarité), Sonia PELLETIER (écriture), Lucie GÉLINAS et Marie-Pierre HOUDE (body-painting), Luc BOUCHARD, Jean BRIAND, Éric GAGNÉ, Stephen POTVIN, Bianca TREMBLAY et Steve TREMBLAY (performance photographique), Guy SIOUI-DURAND (sociologue critique de l'art, visite guidée des œuvres), Michel LEMELIN (site Internet), REGARD SUR LA RELÈVE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS AU SAGUENAY (projections de films), SHREK – Pierre BOUCHARD, Youri BOUTIN et Louis POTVIN, (prestation musicale), THÉÂTRE DES 4 PLANCHES (performance théâtrale), GROS MÉNÉ – Fred FORTIN, René LUSSIER, Pierre TANGUAY, (spectacle), Alexandre BACROS, (animation des soirées), L'événement est parrainé par le Centre d'artistes Langage Plus d'Alma.

PHOTO 19 et 24 : Martin BUREAU
DUFRASNE

PHOTO 20 : Sonia PELLETIER
PHOTOS : GUY SIOUI DURAND

PHOTOS 21 et 22 : James PARTAIK

PHOTOS 23 et 25 : Martin

pour des expositions. Par exemple à Montréal, les peintres abstraits ont envahi entre autres les espaces de l'édifice Belgo pour l'événement *Peintures/Peintures*. Le Centre Saydie Bronfman, pour sa part, a invité des artistes à occuper des locaux sur la rue Sainte-Catherine Ouest pour *Artifices II*, dont la première édition avait attiré plus de 20 000 visiteurs. Claudie GAGNON, Massimo GUERRERA, Ivan BINET, Jean-Pierre GAUTHIER et Guy BLACKBURN s'y retrouvaient parmi plusieurs autres artistes en provenance de Toronto et de Montréal. Néanmoins, certaines manifestations in situ rompent avec la seule exposition des œuvres. Avec *Tableaux Vivants*, Oboro présentera une proposition dissidente d'art inter actif en actes. Et le sculpteur Armand VAILLANCOURT a fait circuler tout le long du défilé de la Saint-Jean-Baptiste une sculpture transformée en char allégorique. L'œuvre pesait des tonnes



stratifiait les âges de ce parc trop figé dans une histoire institutionnelle et aux souvenirs, du reste, kitsch.

Martin DUFRASNE fera justement son affaire de ce kitsch qui se présente comme la fierté esthétique du centre-ville de Saint-Félicien. Entre l'imposante façade de l'église et la rivière, s'étale le parc, fierté de la ville avec sa variété impressionnante de beaux grands arbres et sa fontaine qui ne manque pas de charme. Le flâneur et le lecteur y sont bien à l'ombre, mais ce sont les ajouts culturels qui étonnent. Deux gros lions sculptés (de

Deux jours durant, l'étrange pêcheur arpentera la ville en portant dans ses bras une fontaine portable. Inversant le passage du privé au public, l'étrange personnage loue ses services : il s'installe sur le parterre privé et y pêche la ouananiche pendant près d'une demi-heure, debout, mimant la pose du pêcheur de la fontaine.

De retour vers la fontaine, où culmine la « visite guidée » des œuvres du Symposium, DUFRASNE, clone performant du pêcheur, s'agenouillera dans l'eau les bras en croix, non sans avoir déposé un masque représentant la tête de poisson



ART-AXE. Sculpteurs-installateurs : Yves AUGER, Suzanne BOUTIN, Cléobule Ü, Steve DESROCHERS, Josée DUFRESNE, Luc FLORÈS, Ginette FORTIN, Berthier GUAY, Louise LATULIPPE, Geneviève LEBEL, Lorraine LEPAGE, Françoise MARINTH, François MATHIEU, Hélène PLOURDE, Ronald & Richard, Guy ROBITAILLE, Michel SÉVIGNY, Pierre TARDIF ; performeurs et poètes : André MARCEAU, Suzanne BOUTIN, Cléobule Ü, Jean-Claude GAGNON, Céline LEBEL, Françoise MARINTH, Jean COULOMBE, (merci aussi à Ginette FORTIN et Lorraine LEPAGE pour le souper) ; conférenciers : Guy SIOUI-DURAND, Thérèse ST-GELAIS

parties. Dans un des kiosques, il a suspendu l'armature en bois sur laquelle était gravés les mots « damnés de la terre », une sorte de croix noircie par une intervention à la torche acétylène. Dans le second, il a placé la toile en suspension d'une peinture figurative qui mêlait des souvenirs de l'incendie de la ville (en 1932) avec la représentation contemporaine de pompiers et faisant référence, surprise ! à l'individu apparaissant sur l'affiche du Symposium. Cette piction/fiction, dont la composition était réussie,

facture italienne) nous accueillent d'abord à l'entrée du parc. Dans la fontaine, les statues d'un pêcheur (que l'on dirait tout droit sorti d'un paquet de cigarettes Sportsmen des années quarante) et de son fils qui le regarde cohabitent avec une grenouille, un chien dalmatien et la maquette d'un ancien bateau à vapeur voguant sur le lac Saint-Jean. Entre les arbres, on retrouve des répliques de moulins hollandais et de la première chapelle de l'endroit, des canons de la Grande Guerre, surplombant ce parc au pied d'une butte cachant l'accès à la rivière, comme pour maîtriser la nature, où une immense statue du Sacré-Cœur, aux bras grands ouverts, domine la simili-culture qui hante l'endroit.

C'est justement ce contexte kitsch qui va inspirer les déplacements « ubiquitaires » de Martin DUFRASNE. Comme l'annonçait un « ensemencement » d'affiches (avec photos à l'appui) sur tous les poteaux de la rue principale, le pêcheur de la fontaine (ou son clone) s'animera.



d'acier et s'étalait sur plus de cinquante pieds. Des membres du groupe Oxy-Jeunes appuyaient le message : *Aux jeunes, laissons-leur la paix !*

À Hull, pendant qu'une demi-douzaine d'artistes amérindiens (dont aucun en provenance des Nations de l'Est) participaient à l'exposition *Reservation X* pour inaugurer la galerie d'art des Premiers Peuples au musée canadien des Civilisations à Hull, une manifestation orchestrée par Axe Néo-7 proposait en août aux Hullois d'Adopter un artiste (Robert CHRÉTIEN, Aline BÉGIN, Dominique LAURENT et Christine MARCOTTE/Stéphane GAUTHIER). Adopter un artiste s'est voulu une infiltration du secteur urbain autour du musée canadien des Civilisations pour transformer certains territoires privés comme les cours, les parter-



sur la statue du fils. Serait-il en train, dans ce face-à-face avec le monument de celui qui jadis avait multiplié les poissons lors de son sermon sur la montagne, d'avouer un secret : « Regarde, j'ai retrouvé la ouananiche que j'avais perdue » ? Ou bien encore, comme dans toute histoire de pêche, renchérit-il plutôt en ajoutant : « Ma prise est aussi grande que la tienne » ? Ou bien pense-t-il au curé fondateur de la paroisse qui, à l'époque, ensemençait de truites vivantes la fontaine ? Invraisemblable manœuvre urbaine.

Vers une conscience urbaine ou rurale renouvelée ?

Certaines pratiques d'art au Québec ouvrent de manière plus complexe les consciences sur l'état urbain des choses, comme ce fut le cas pour plusieurs interventions en 1998. À coup sûr, des interprétations, au sens d'une réappropriation de l'avenir, surgissent chez ce public de passage dans des terrains vagues occupés momentanément, ou dans des édifices de quartiers en mutation, ou dans toutes ces zones urbaines envahies par un travail de manipulation symbolique des bouches d'égouts, des fontaines, des arbres, des parcs, des poteaux, des rues ou des ponts. Mais jusqu'à quel point cet art social éventre-t-il la quotidienneté de la ville ou même de la campagne ?

Nous traversons une période d'extrême resingularisation du questionnement politique chez les artistes. Les réflexions sont intériorisées et les œuvres, fortement individualisées. A-t-on

seulement remarqué la disparition de la figure humaine dans la photographie actuelle – sauf dans le cas de l'autoportrait, prenant l'artiste comme matière – ou encore le nombre de réflexions sur le corps comme enveloppe ou contour au détriment des personnes ?

C'est pourquoi je pose l'hypothèse – et nombre de pratiques artistiques extérieures m'y incitent – que la dimension de spectacle insolite et ouvert aux échanges avec des publics que l'on remarque dans ces pratiques – pratiques interactives donc, parce qu'il y a mise en scène et théâtralité stratégique de l'art action – offre encore quelques possibilités émancipatoires au cœur de la cité. À un moment où plusieurs tribunes s'interrogent sur le fossé entre l'art de recherche et les publics, que ce soit en musique, au théâtre ou à propos des musées d'arts visuels qui cherchent de plus en plus des clientèles comptabilisables, ce concept de spectacle prend une dimension autre que celle trop longtemps connotée par les variétés et la culture de consommation de masse. À condition bien sûr de s'arrimer, de se coller à ces initiatives qui sortent des milieux clos pour initiés. J'entends



par là des rencontres significatives avec d'autres, un art qui s'immerge dans le monde, risquant des connivences avec des groupes de citoyens, des dialogues et des débats insoupçonnés – les nombreux projets du groupe Folie/Culture en sont un exemple.

L'art dans la cité possède donc une charge explosive quand il lance des questions. Aux zones limites entre l'urbanité et la ruralité déjà évoquées se greffent d'autres débats, comme les antinomies et transmutations entre le corps public et le corps privé aussi façonnés par le milieu – c'est le thème qu'entend explorer



le symposium de Moncton à l'été 1999, initiative du commissaire Alain-Martin RICHARD. Et, au moment où nombre d'événements photographiques et vidéographiques jumellent les notions de paysage et de territoire et que l'exploration de l'espace virtuel comprime la temporalité et l'ubiquité géographique des images et sonorités, l'art dehors, en territoire réel, aura aussi à superposer ces nouveaux paradigmes.

Mieux, l'instabilité informe de toute manœuvre artistique in situ, parce que modulée en direct dans la vie collective, garde quelques chances de prendre le pas sur la prévisibilité des manifestations publiques de la culture de consommation programmée, pas seulement de masse mais celle aussi des petits groupuscules de tous ordres.

PHOTO 26 : Michel SÉVIGNY, *Train*, *Télégraphe*, 1998, env. 500 x 150 x 40 cm
PHOTO 28 : Yves AUGER, *Sans titre*, 1998, env. 1 m x 70 cm x 110 cm
PHOTOS 26 à 29 : Michel SÉVIGNY
PHOTOS : Guy SIOUI DURAND

PHOTO 27 : Ronald & Richard, *Ci Git Cécep*, 1998, (détail)

PHOTO 29 : François MATHIEU, *Descente de croix. Prière de ne pas monter*, 1998, env. 280 x 180 x 250 cm
PHOTOS 30.31 et 32 : St-Jean-Port-Joli, *Musée interdit*

res et les perrons en lieux publics de créations in situ.

À Ville-Marie au Témiscamingue, Six artistes à l'œuvre sont venus clore l'impressionnante quatrième édition de la *Biennale internationale de l'art miniature* réunissant plus de 500 œuvres d'artistes des cinq continents. Joanne POITRAS a symboliquement embrassé le sommet du rocher qui surplombe le grand lac Témiscamingue, traçant un immense X visible à vol d'avion (*Le projet X*). Marylène FAUCHER (*La rencontre des Grands Esprits*), Natalie ROLLAND (*La profondeur des sources*), Liliane GAGNON (*Une nuit à la belle étoile*), Élisabeth JOBIN (*Rencontre*) et Josée LEFEBVRE (*Célébration pour l'harmonie, la paix et l'amour*) en étaient.